



LONDRES VUE PAR FLORA TRISTAN, Socialiste et féministe

ALAIN LAUZANNE
Université de Rouen

Lorsque parurent les *Promenades dans Londres ou L'aristocratie et les prolétaires anglais* de Flora Tristan en 1840, la Grande-Bretagne et ses habitants intéressaient beaucoup les Français, comme le montre le grand nombre d'ouvrages sur ce pays publiés dans les années 1830. Ce livre-là, toutefois, se distinguait des autres pour plusieurs raisons puisque l'auteur en était une jeune femme dont la vie et les idées étaient peu banales à l'époque. Alors que son père, espagnol, était issu d'une des plus anciennes et des plus opulentes familles péruviennes, Flora Tristan se retrouva dans la misère à la mort prématurée de ce dernier, car il n'avait pris aucune disposition pour que son épouse ou sa fille pussent hériter de ses biens. Après avoir passé son enfance à la campagne, elle retourna à Paris, où elle devint ouvrière coloriste. En 1821, elle épousa son patron, André Chazal, dont elle eut trois enfants, mais elle le quitta quatre ans plus tard, avant la naissance de la benjamine.¹ Elle fit un premier voyage en Angleterre, probablement comme dame de compagnie en 1826, puis un deuxième en 1831. Deux ans plus tard, elle partit pour le Pérou, avec le vain espoir que son oncle paternel lui offrirait une part de l'héritage. Après son retour, l'année suivante, elle s'adonna à l'étude des réformateurs et se mit à écrire. Son pamphlet politique et féministe *Nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères* parut en 1835, et la *Revue de Paris* publia « Les couvents d'Arequipa » en 1836 et l'année suivante ses « Lettres à un architecte anglais », article consacré à Londres et à la vie londonienne. En 1838, le récit de son voyage au Pérou, *Souvenirs et pérégrinations d'une paria*, connut un vif succès et fut suivi d'un roman féministe et prolétarien, *Méphïs*. La même année, Chazal tira sur elle ; elle fut blessée au dos et son mari incarcéré. En 1839, elle effectua son troisième séjour en Angleterre, où elle mena une sorte d'enquête sociale et politique qui parut l'année suivante, au moment où les relations entre la France et la Grande-Bretagne se dégradaient à cause de leur désaccord à propos de l'Égypte.²

Les idées réformatrices de Flora Tristan, que l'on retrouve dans les *Promenades*, ne comptaient pas parmi les plus courantes. Elle avait été influencée par les grands écrivains politiques de son siècle, en particulier Claude-Henri de Saint-Simon (1760-1825), Robert Owen (1771-1858) et Charles Fourier (1772-1837), bien qu'elle se dît ni saint-simonienne, ni

¹ Aline sera la mère du peintre Paul Gauguin.

² Voir Anthony Wood, *Nineteenth-Century Britain* (Londres : Longman, 1960) 164-65.

owenienne, ni fourieriste. Toutefois, l'auteur, qui ne pouvait que désapprouver la société bourgeoise de Louis-Philippe, fondée sur l'argent et l'intérêt, adhérait à la doctrine socialiste. Ce qu'elle souhaitait, c'est une « organisation concertée » du prolétariat, qu'elle tenta de mettre en place dans les derniers mois de sa vie. Elle était aussi consciente que le socialisme apporterait peu sans les conquêtes du féminisme, bien qu'elle ne cherchât pas à défendre les droits des seules ouvrières. Les *Promenades* sont donc l'œuvre d'une socialiste féministe, dont le but n'était pas, on s'en doute, de décrire les monuments, les parcs ou les musées comme le faisaient tant d'autres, même si l'aspect de la capitale britannique ne la laissa pas indifférente, mais de montrer que la société londonienne était tout en contrastes, voire en injustices. À la lecture de son livre, on constate l'existence de deux extrêmes : il y a d'un côté les puissants, la classe dirigeante, issue de la noblesse et de la grande bourgeoisie, soucieuse de faire croire que l'existence d'un parlement garantit la liberté des Britanniques. De l'autre, se trouvent les opprimés, les femmes, soumises aux hommes en général, à leur mari en particulier, et les ouvriers. Ceux-ci, privés des droits civiques et politiques, se voient contraints de travailler comme des bêtes de somme pour un salaire qui bien souvent leur permet tout juste de survivre.

La découverte de Londres suscite chez Flora Tristan des sentiments ambivalents et des réactions presque contradictoires. Elle est d'abord frappée par le gigantisme de la capitale britannique à tel point qu'elle consacre les premières lignes de son livre à cette caractéristique : « Quelle immense ville que Londres ! » [Tristan, *Promenades*, 65]. Cette remarque n'a rien d'original, car tous les voyageurs français à Londres insistent sur les dimensions de cette métropole, tel Albert Montémont, qui, quelques années plus tôt, offrait à ses lecteurs des statistiques intéressantes obtenues auprès de l'ancien consul de France à Londres. En 1832, les maisons s'élevaient « comme en amphithéâtre sur une longueur de près de six lieues de l'est à l'ouest, et sur une largeur de près de quatre lieues et demie du nord au sud », ³ chiffres probablement déjà erronés au moment où parut l'ouvrage, comme l'indique l'auteur, en raison de la croissance incessante de cette ville. En comparaison, les 3.400 hectares de Paris semblent dérisoires, de même que sa population qui représentait environ la moitié de celle de Londres. ⁴

On ne saurait voir dans l'étonnement de Flora Tristan une simple réaction de parisienne perdue dans cette métropole. Friedrich Engels constate à la même époque qu'on ne voit plus la fin de cette ville, qu'on ne parvient plus à trouver la campagne :

A town where a man may wander for hours together without reaching the beginning of the end, without meeting the slightest hint which

³ Albert Montémont, *Voyage à Londres et dans ses environs* (Paris : Prévost-Crocius éditeur, 1835) 10.

⁴ En 1836 Paris comptait environ 900 000 habitants et Londres (en excluant la banlieue) 1 800 000 âmes.

could lead to the inference that there is open country within reach, is a strange thing.⁵

De nombreux Anglais ne peuvent que constater l'immensité de leur capitale. Pour Edward Lytton Bulwer, il s'agit de la plus grande métropole au monde (« the richest and vastest Metropolis in the world »).⁶ Carlyle, qui ne l'aimait pas, la décrivait comme une immense Babylone enfumée : « the great, smoky, immeasurable London », « huge, smoky Babylon ».⁷

Ce n'est pas seulement la taille de Londres qui surprend Flora Tristan, c'est aussi le rapport entre sa population et celle du pays : elle y voit une grandeur hors de toute proportion. Il est vrai qu'en 1841, alors qu'il y avait environ 16 millions d'habitants en Angleterre et au Pays de Galles, Londres en comptait 2 millions et 2,2 millions si l'on prend en considération la grande banlieue. Bien sûr, elle n'est pas la première à s'exprimer de la sorte, et l'on trouve déjà cette inquiétude sous la plume de Swift en 1771. Un de ses personnages, Matt Bramble, ne reconnaît plus la ville qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs années : « the capital is become an overgrown monster ; which like a dropsical head, will in time leave the body and extremities without nourishment and support ».⁸ Toutefois Flora Tristan va au-delà des frontières nationales et voit dans le gigantisme de Londres le reflet de la colonisation et de la supériorité commerciale de l'Angleterre. Une telle remarque donne le ton de l'ouvrage : elle n'y chantera pas les louanges de Londres et des Londoniens. De toute manière, selon elle, l'histoire veut que l'esclave finisse toujours par rompre ses liens, ce dont un jour l'Angleterre fera l'amère expérience. Alors, se demande l'auteur, Londres pourra-t-elle poursuivre sa folle croissance ?

Bien qu'elle n'apprécie guère l'immensité de la « ville monstre », pour reprendre son expression, Flora Tristan ne reste pas insensible au spectacle qui s'offre à elle : « À la première vue, l'étranger est frappé d'admiration par la puissance de l'homme... » [*Promenades*, 66]. Comme tous les visiteurs à Londres, elle est impressionnée par la Tamise, par les nombreux navires qui, « pendant des lieues, couvrent la surface du fleuve qu'ils réduisent à l'étroite largeur d'un canal » [*Promenades*, 66],⁹ par « ces cheminées monumentales qui lancent au ciel leur noire fumée et annoncent l'existence des grandes usines... » [*Promenades*, 66]. Elle se laisse même séduire, voire griser : « Londres, aux magiques clartés de millions de lampes qu'alimente le gaz, est resplendissant ! Ses rues larges, qui se prolongent à l'infini ; ses boutiques, où des flots de lumière font briller de mille couleurs la multitude des chefs d'œuvre que l'industrie humaine enfante... » [*Promenades*, 66]. La

5 Frederick Engels, *The Condition of the Working-Class in England*, 1842 (Londres : Panther, 1969) 57.

6 Edward Lytton Bulwer, *England and the English*, 1833 (Chicago & Londres : University of Chicago Press, 1970) 168.

7 Thomas Carlyle, *Letters of Thomas Carlyle, 1826-183*, Charles Eliot Norton ed. (Londres : Macmillan, 1988) vol. II, 153 et 158.

8 Tobias Smollett, *The Expedition of Humphry Clinker* (1771 ; Oxford : Oxford U. P., 1984) 87.

9 Engels est lui aussi impressionné par la Tamise : « I know nothing more imposing than the view which the Thames offers during the ascent from the sea to London Bridge. . . the countless ships along both shores, crowding ever closer and closer together. . . » [Engels, *The Conditions of the Working-class in England*, 57].

beauté des trottoirs, l'élégance des *squares*, l'immensité des parcs, les équipages superbes la fascinent : « toutes ces splendides réalisations ont quelque chose de féérique dont le jugement est ébloui... » [*Promenades*, 66]. Toutefois, comme nombre de visiteurs à Londres, elle constate que cette fascination ne dure pas [*Promenades*, 67], mais ce n'est pas tant à cause de la lassitude engendrée par la ressemblance des maisons et des rues, souvent critiquée dans les récits de voyages, qu'en raison de l'égoïsme et du matérialisme qui dominent. Flora Tristan, Parisienne qui a vécu à la campagne, se livre bientôt à une analyse sociologique de la ville. Elle sait que la vie dans une métropole est souvent synonyme d'isolement et d'anonymat, ce que constatent, voire déplorent, aussi bien Dickens que Carlyle ou Engels.

Elle a compris certains des maux engendrés par la vie urbaine, le premier qu'elle présente étant cet isolement, qu'elle ne se contente pas de constater, mais qu'elle s'efforce d'expliquer. Dans cette ville, qui s'étend sur des kilomètres en raison d'une augmentation incessante de la population, les Londoniens qui souhaitent voir des parents ou des proches ont deux possibilités : soit utiliser un moyen de transport, comme l'omnibus, introduit quelques années plus tôt ou un fiacre, (mais le coût du trajet en dissuadait plus d'un), soit marcher, au prix d'une grande fatigue, d'autant plus que les rues de la capitale, souvent encombrées et sales, ne facilitaient pas les déplacements. Par conséquent, note-t-elle, les visites se font rares et l'isolement devient inéluctable. L'auteur ne s'arrête pas à ce stade de son analyse, car elle a perçu une autre conséquence de la vie urbaine : une forme d'abrutissement qui frappe les travailleurs obligés de se déplacer. À cause des trajets aussi longs que fatigants auxquels s'ajoute un travail pénible, nombre de citoyens rentrent chez eux, une fois la journée terminée, incapables de profiter de leurs quelques moments de loisir ni même d'utiliser leurs facultés intellectuelles : « tel est le destin de la ville monstre ! Toujours accablés de fatigue, leur physionomie en a pris l'empreinte, leur caractère s'en est aigri » [*Promenades*, 68].¹⁰

La description générale de Londres s'achève sur un aspect qui frappe tous les Français qui visitent la capitale britannique : la division de la ville en trois parties distinctes. Londres est donc composée du West End aux belles rues monotones, de la Cité, aux rues étroites et mal alignées, vestiges du moyen âge, et, enfin, des faubourgs. Cette division géographique, précise-t-elle, reflète la division sociale de la ville, qu'elle trouve plus marquée que dans les autres capitales. Dans le West End règne l'aristocratie, méprisante et hautaine (adjectifs souvent appliqués à la noblesse britannique), alors que la classe active et mercantile se trouve dans la Cité. Quant à certains quartiers du nord-est et du sud, ils abritent des « ouvriers maigres [et] pâles, » des « enfants sales et déguenillés » ainsi que des filles publiques et des voleurs. En fait, si dans certains quartiers résidaient, en majorité, une catégorie bien précise de la population, il n'y avait pas une véritable étanchéité, comme le laisse croire l'auteur. Dans le West End, par exemple, à deux pas des rues les plus élégantes et les plus riches se trouvaient certains des pires taudis de la capitale, ces « rookeries, » où s'entassaient les plus pauvres, comme Saint

¹⁰ Flora Tristan n'avait-elle pas perçu dès les années 1840 des maux dont se plaignent encore les citoyens ?

Giles près de New Oxford Street, ou Church Lane, dans le quartier de Westminster.

Il est un autre aspect de Londres qui ne laisse pas l'auteur insensible : son climat. Fille de Péruvien, Flora Tristan, qui a tant apprécié le soleil de Lima¹¹ ne peut que déplorer la grisaille londonienne,

Depuis 6 jours il fait ici un brigand de tems! [sic] (comme dirait Chabrié).¹² Depuis 6 jours il n'a pas cessé une heure de pleuvoir. Cependant soyons juste il y a variété — tonnerre, vent, grêle, neige, froids plus ou moins pénétrant [sic] plus ou moins vif [sic] — ce qu'on nomme le ciel, et qui se compose partout de soleil, d'étoiles, de nappes bleues ou de groupes de nuages de diverses couleurs est ici un énorme lit de plumes gris noir s'abaissant, et fondant en eaux sur la gigantesque et sombre cité. Décidément ce pays n'a de charmes que pour les *canards* — quant aux hommes condamnés à patauger dans la boue... leur existence y est profondément misérable.¹³

Si, dans cette lettre datée du 1^{er} août 1839, l'auteur donne libre cours à son agacement devant les éléments, dans son livre elle s'efforce de rester objective. Certes, brouillards et pluies sont fréquents — la mer n'est pas loin — mais ce qui la gêne le plus c'est la « fumée surchargée de suie » [*Promenades*, 72], qui forme un épais brouillard. Le coupable n'est autre que le charbon. Pour elle, il ne s'agit pas du roi charbon célébré par tant de sujets de la reine Victoria, mais du « combustible de l'enfer » [*Promenades*, 72], en passe de s'imposer dans la plupart des activités humaines pour alimenter les cuisinières, les fourneaux industriels ainsi que les chaudières de trains et de bateaux. Comme nombre de ses contemporains, elle jette un regard méfiant sur l'industrialisation.

On ne saurait voir dans cette condamnation du climat londonien une exagération de fille du sud ; Anglais comme Français font le même constat. Dans une lettre datée du 25 décembre 1831, Carlyle décrit ce qui lui semble être une journée typique à Londres : « one of those horrible frosty fogs; as dark, now at two o'clock, as if it were twilight; smoke everywhere without doors and within, your very nostrils full of soot—Wholly a London day! » [I, 381]. Montémont, quant à lui, constate que Londres est « presque toujours enveloppée de brouillards ou des nuages de la fumée de charbon » [I, 130]. À la fin des années 1840, Herman Melville ira même jusqu'à parler d'une cité dantesque.¹⁴ Selon Flora Tristan, très influencée par la théorie des climats chère à Montesquieu, cette grisaille quasi permanente, cette « atmosphère lourde, méphitique » ne peuvent qu'avoir une influence

¹¹ « Décidément il n'y a qu'un beau climat sur un coin de cette planète, Lima. Si dans cette ville il y avait une vie intellectuelle ce serait le paradis sur terre », écrivait-elle dans son journal inédit, à la date du 20 juillet 1844. Cité par Baelen, 55.

¹² Zacharie Chabrié était le capitaine du vaisseau qui mena Flora Tristan au Pérou. Chabrié s'éprit d'elle pendant ce voyage de cinq mois, mais elle décida de ne plus le revoir à l'arrivée.

¹³ *Les Lettres de Flora Tristan*, réunies et annotées par Stéphane Michaud (Paris : Seuil, 1981) 103.

¹⁴ « A city of Dis [Dante's]—clouds of smoke... » Herman Melville, *Journal of a Visit to London and the Continent 1849-1850*, Eleanor Melville Metcalf ed. (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1948) 25.

néfastes sur le caractère des Londoniens, qui, lorsque le temps est affreux, deviennent brutaux, égoïstes et désireux d'oublier leur sort dans l'alcool,

Dans ces jours néfastes, l'Anglais, sous l'influence de son climat, est brutal avec tous ceux qui l'approchent ; il est heurté et heurte sans recevoir ni donner d'excuse ; un pauvre vieillard tombe d'inanition dans la rue, il ne s'arrête pas pour le secourir ; il va à ses affaires, peu lui importe le reste ; il se hâte d'en finir avec sa tâche du jour. . . il s'enivrera et oubliera, dans le sommeil de l'ivresse, le pesant ennui et les peines de la journée.¹⁵ [*Promenades*, 72, 73]

Il faut bien l'avouer, Flora Tristan n'appréciait guère le caractère des Anglais, comme en témoigne une lettre adressée à son amie Olympe Chodzko lors de son séjour à Londres en juillet 1839,

Je mène ici une vie de chien ! — Je n'ai pas embrassé un front d'homme pas serré la main d'une femme — pas sourit à une enfant — pas salué un vieillard — non ; ici tout ce qui est humain me répugne me glace ! — Je crains qu'en arrivant à Dieppe je n'arrête le p^r homme un peu propre pour lui dire — M^r permettez-moi de vous embrasser les cheveux et de lire dans vos yeux que vous seriez susceptible d'*amour*, et non de chienne comme ces maudis anglais — [Michaud, 100, 101]

Dans son livre, l'auteur se montre plus nuancée, sans doute grâce aux différentes approches choisies pour étudier le caractère des Anglais, et l'influence des climats n'est qu'un des paramètres pris en compte. Bien entendu, comme il était fréquent alors dans les récits de voyage, elle n'évite pas les stéréotypes : les Parisiens sont « gais, communicatifs, francs et braves » et les Londoniens « sérieux, insociables, défiants et craintifs » [*Promenades*, 74]. Force est de constater que les qualités sont du côté français et les défauts du côté anglais. Les conditions de vie expliquent aussi quelques traits de caractère : si le Londonien est « très peu hospitalier », c'est en partie à cause de la cherté de la vie et, s'il est « ponctuel dans ses relations d'affaires », c'est en raison des grandes distances qu'il est amené à parcourir — encore une conséquence fâcheuse du gigantisme de Londres [*Promenades*, 75]. Elle ne peut s'empêcher de remarquer le conformisme des Londoniens, que fustigera plus tard J.S. Mill, conformisme qui confine à l'hypocrisie, mais on ne saurait voir dans ces propos une véritable hostilité à l'égard des Anglais. Carlyle ne fait-il pas la même constatation à la même époque ?¹⁶ D'ailleurs, si elle se montre critique vis-à-vis des Londoniens, il ressort de son étude que les Anglais, même riches, vivent dans une société qui les broie :

À voir le confort élégant dont le Londonien riche jouit, on pourrait croire qu'il est heureux ; mais, si l'on veut se donner la peine d'étudier l'expression de sa physionomie, on reconnaît à ses traits, qui portent l'empreinte de l'ennui et de la lassitude, à ses yeux, où la vie de l'âme est éteinte et la souffrance du corps manifeste, que non seulement il

¹⁵ À la même époque, A.M. Bureau-Riofrey, médecin, écrit que l'Anglais est « sérieux par l'influence de son ciel sévère ». Flora Tristan n'est donc pas la seule à utiliser la théorie des climats pour analyser le caractère des Anglais. A.M. Bureau-Riofrey, *Londres ancien et moderne ou Recherches sur l'état physique et social de cette métropole* (Paris : Baillière, 1839) x.

¹⁶ Voir notamment le « Gospel of Dilettantism » dans *Past and Present* (1843).

n'est point heureux, mais qu'il est placé dans des conditions qui lui interdisent d'aspirer au bonheur. [*Promenades*, 77]

Ce n'est qu'après cette présentation générale de Londres que Flora Tristan étudie des aspects particuliers de la capitale et de ses habitants. Même si elle s'intéresse surtout aux ouvriers, dont le sort la peine, elle consacre plusieurs pages aux classes aisées, et le Parlement, qu'elle visite, symbolise leur prédominance. D'emblée, elle prend le contre-pied de la plupart des esprits éclairés de l'époque. Le parlement britannique n'offre qu'un semblant de liberté puisque ni la classe ouvrière, ni les femmes ne sont représentées et qu'elles ne jouissent d'aucun droit civique et politique. Lors de sa dernière visite à Londres, elle a l'occasion de rencontrer des représentants du mouvement chartiste. Cette organisation ouvrière créée en 1838 venait de rédiger une grande charte réclamant certaines modifications du système politique afin que la classe laborieuse fût représentée. Ils réclamaient notamment le droit de vote pour les ouvriers et un salaire pour les députés.

À sa grande stupéfaction, Flora Tristan constate que non seulement les femmes ne sont pas représentées au Parlement mais qu'en outre elles n'ont même pas le droit d'aller écouter leurs parlementaires au palais de Westminster. Devant une telle injustice et une telle hypocrisie, elle ne peut que s'insurger :

Dans ce pays si libre... dans ce pays qui se dit libre, la moitié de la nation n'est pas seulement privée des droits civils et politiques, elle est de plus, en diverses circonstances, traitée en esclave : la femme peut être *vendue* sur le marché,¹⁷ et l'assemblée législative lui *refuse l'entrée* dans son sein. O honte ! Honte sur une société qui persiste dans ces usages barbares ! N'est-elle pas vraiment d'un orgueil ridicule, cette société anglaise qui prétend imposer partout ses principes de liberté !

Déterminée à suivre des débats, elle se voit contrainte de se déguiser en jeune turc pour pouvoir entrer dans la chambre de Communes et la chambre des Lords, ce qui suscite la curiosité au sein du palais de Westminster et l'agacement de l'auteur. Peut-être par désir de vengeance, elle se montre fort critique vis-à-vis des députés, dont elle trouve la tenue très négligée¹⁸ et les manières grossières. Le manque d'intérêt dont ils font montre pendant les débats lui déplaît aussi. Les lords lui inspirent plus d'indulgence. Leur comportement lui fait comprendre qu'elle se trouve en présence de « véritables gentlemen » [*Promenades*, 108], mais Flora Tristan, descendante d'une illustre famille péruvienne n'est-elle pas, elle-même, victime de préjugés en faveur de l'aristocratie ? En effet, en 1839, malgré le *Reform Act* de 1832, les Communes restaient encore largement dominées par les

¹⁷ Ces ventes, qui étaient assez rares, s'apparentaient le plus souvent à une forme de divorce à une époque où il était difficile à obtenir et très coûteux. La femme était généralement vendue à son amant, et comme la vente était annoncée dans la presse, les intéressés la considéraient comme légale. Ces ventes, qui ne se pratiquaient que dans la classe ouvrière, heurtaient un certain nombre d'Anglais, notamment dans la bourgeoisie, ce que Flora Tristan ne précise pas. Voir Joan Perkin, *Victorian Women* (Londres : Murray, 1993) 127-28.

¹⁸ Le baron d'Haussez, qui ne manquait pas une occasion d'égratigner les Anglais, avait déjà souligné ce point. Baron d'Haussez, *La Grande-Bretagne en mil huit cent trente-trois* (Paris : Urbain Canel, 1833) 205.

propriétaires terriens, et la bourgeoisie, qui venait d'obtenir le droit de vote, était sous-représentée.¹⁹

Sa visite au Parlement ne permet donc pas à Flora Tristan de se réconcilier avec une institution qui, loin d'assurer la liberté des citoyens, perpétue un système qui permet aux hommes de dominer les femmes et à l'aristocratie ainsi qu'à la bourgeoisie d'opprimer la classe ouvrière. Un semblant de démocratie ne suffit pas à la socialiste qu'elle est, surtout au moment où des ouvriers se battent pour obtenir le droit de vote, alors que le laissez-faire en usage ne leur permet pas d'espérer de grands progrès sociaux. Enfin, la féministe ne peut supporter l'absence de droits dont souffrent les femmes, qui peuvent être vendues au marché, mais ne peuvent aller écouter débattre leurs parlementaires.

Il est une autre institution qui déplaît à Flora Tristan : les clubs. Comme la plupart des Français qui écrivent sur Londres, elle leur consacre plusieurs pages, mais elle va au-delà de la simple description pour se livrer à une étude sociologique de ces établissements en plein essor qui faisaient même des émules en France.²⁰ Elle visite donc les clubs les plus riches et les plus prestigieux, « véritables palais » [*Promenades*, 279], ceux de Saint James, de Pall Mall et de Carlton Terrace, mais elle ne se laisse pas séduire par la splendeur, le confort, le luxe qu'ils offrent. Ce qu'elle retient, c'est la vanité de telles institutions, qui ne sont même pas des lieux de convivialité ou d'échanges intellectuels,

Que font ces deux ou trois cents membres d'un club ? Cherchent-ils à s'éclairer avec bonne foi sur d'importantes questions sociales ? Parlent-ils commerce et politique ? Littérature, théâtres et beaux-arts ? Non. Ils vont là pour bien manger, boire de bons vins, jouer et échapper à l'ennui du ménage ; ils y viennent chercher un abri contre les tribulations du jour, et non pour se livrer à la fatigue d'une discussion soutenue sur n'importe quel sujet. [*Promenades*, 280]

Pourquoi, aux yeux de Flora Tristan, le club n'est-il qu'un restaurant où l'on peut déguster de délicieux « plats à la française » généralement préparés par un chef français [*Promenades*, 280] ? La réponse est claire : le club est le fruit d'une société matérialiste, car « en Angleterre, les intérêts matériels se groupent et s'associent avec une promptitude merveilleuse » [*Promenades*, 279]. Les Français de l'époque fustigent le matérialisme des Britanniques — tout se paye ici, même la visite des églises, constatent-ils,²¹ mais en socialiste qu'elle est, Flora Tristan va plus loin, car pour elle l'Angleterre est gangrenée par un « matérialisme social » effrayant [*Promenades*, 281], et « l'amour du gain » est devenu le ciment d'une classe supérieure hétérogène

¹⁹ Non seulement les candidats à la députation devaient avoir des biens (*property qualification*), mais en outre ils n'étaient pas payés, raison pour laquelle les propriétaires terriens, qui ne vivaient pas de leur travail, étaient encore si nombreux.

²⁰ Le Jockey Club, dont le nom officiel jusqu'en 1903 fut la « Société d'encouragement des races de chevaux en France » fut fondé le 11 novembre 1833. Le premier président du Jockey Club, l'un des plus anciens et le plus célèbre de Paris, fut Lord Seymour. Voir Alfred Fierro, *Histoire et Dictionnaire de Paris* (Paris : Robert Laffont, 1996) 949.

²¹ Flora Tristan n'est pas en reste : « Le mot gratis est un non-sens en Angleterre, ou cache un piège pour faire payer double : le clergyman, le professeur, le membre du Parlement, tous font argent de leur profession ; tout se paye, tout se vend, gratis est une faute ! » [*Promenades*, 286].

[*Promenades*, 279]. Les clubs réunissent des hommes de la même manière que les entreprises commerciales, car ces Anglais espèrent tirer profit de cette association.

L'auteur, qui s'est toujours battue pour ses idées, pour ne pas dire ses idéaux, ne peut que déplorer la vanité qui accompagne l'existence de ces entreprises. « L'utilité politique, morale ou religieuse » est dénuée d'importance, seule compte la « quotité des bénéfices » [*Promenades*, 279]. Celle à qui tient à cœur tout ce qui touche aux problèmes sociaux ou à la politique ne peut que désapprouver une institution dont les membres n'abordent jamais ces sujets fondamentaux. Quel bénéfice tire-t-on donc de la fréquentation d'un club, puisque bénéfice il doit y avoir dans un tel monde ? Pour Flora Tristan, la réponse est dénuée d'ambiguïté : dans une société matérialiste, il est matériel. Les clubs permettent de se détendre, de lire et de dîner très bien à « un prix fort modéré » [*Promenades*, 280], dans un cadre luxueux, mais loin d'améliorer les hommes, ils les rendent « plus personnels et plus égoïstes » [*Promenades*, 281].

En tant que femme et féministe, elle ne peut que déplorer le sort réservé aux épouses des membres de ces clubs. Le fait même que ces établissements soient à la fois maisons de jeu, cabinets littéraires et restaurants éloignent les hommes mariés de la société et de leur famille [*Promenades*, 281]. Ces femmes sont donc condamnées à la solitude et à une vie monotone.²² On constate ici que la condition des femmes à Londres lui tient à cœur, et, si elle s'intéresse beaucoup aux femmes des classes aisées, elle n'ignore pas les classes les plus pauvres, mais néglige les classes moyennes. En fait, la manière dont les femmes sont traitées en Angleterre lui permet de dresser un réquisitoire contre ce pays. Flora Tristan, bien sûr, n'est pas le premier auteur français à parler des femmes anglaises, mais sa présentation n'est pas uniquement descriptive, elle s'efforce de trouver les causes d'une situation qu'elle juge inacceptable.

Quelques années avant Flora Tristan, Victor Hennequin constatait la soumission et la retenue « exemplaires » des femmes mariées,²³ et le baron d'Haussez, qui consacrait un chapitre aux Anglaises, adhérait totalement au type d'éducation dispensé aux jeunes filles de la bonne société en Angleterre, qu'il préférerait, semble-t-il, à l'éducation à la française.

Des habitudes d'ordre et de subordination résultent de la nature des rapports entre les parents et leurs enfants. Rarement l'affection maternelle s'accompagne de ces prévenances beaucoup trop multipliées en France. Au lieu d'échanger des caresses, elle se borne à des soins d'une part, à du respect de l'autre, et l'admirable hiérarchie qui se fait remarquer dans l'ordre politique a son point de départ dans l'ordre domestique. [I, 94-95]

Quant à l'enseignement à proprement parler, il est quelque peu limité : les jeunes filles ne vont pas souvent dans des établissements, leur éducation se faisant surtout dans la famille, et si certains points laissent à

²² Le baron d'Haussez fait la même remarque [I, 217], mais pour Lytton Bulwer, les clubs, qui ne sont pas une institution propre aux classes supérieures, facilitent les échanges d'idées, et, loin de diminuer leur esprit de famille, rend les hommes moins anti-sociaux [93].

²³ Victor Hennequin, *Voyage philosophique en Angleterre et en Écosse* (Paris, 1836) 137.

désirer, c'est un mal pour un bien, car les femmes n'hésitent pas à faire leurs devoirs d'épouse et de mère [I, 95]. Comme Hennequin, il insiste sur la soumission des épouses :

Soumises alors à la volonté d'un mari dans leurs démarches les plus insignifiantes, elles renoncent, pour lui plaire, à presque tous les plaisirs si vifs du jeune âge, à la danse surtout qu'interdisent la plupart des maris anglais. . . . Sans participation à la direction du ménage, elles bornent à la stérile prérogative de faire les honneurs de leur table et de leurs salons, les jouissances d'amour-propre que l'usage leur réserve.
[I, 96-97]

À en croire d'Haussez, cette soumission doit leur convenir, puisque les maris « commandent sans dureté : les femmes obéissent sans répugnance » [I, 56].

On voit donc chez ces deux auteurs l'idéal masculin de la femme soumise tant apprécié alors en Europe.²⁴ Flora Tristan, femme indépendante qui a quitté son mari, ne peut accepter une telle conception. À ce sujet, trois points attirent son attention : l'éducation, l'inégalité des femmes par rapport aux hommes et enfin le sort des femmes mariées.

L'auteur se livre à une analyse sans complaisance de l'éducation dispensée aux jeunes Anglaises, fondée, selon elle, sur des principes faux. Dans sa présentation, il apparaît clairement que l'éducation est indissociable de la place des femmes dans la société : elles doivent remplir une fonction bien précise, être un ornement et de ce fait sont tenues d'étudier nombre de matières pour lesquelles elles peuvent n'avoir aucune aptitude. Il en résulte donc une éducation superficielle, où les élèves doivent acquérir des connaissances superficielles dans plusieurs domaines, ce qui ne leur sera d'aucune utilité pratique. Même si elle ne le précise pas à ce moment, il est évident que pour elle une telle éducation empêche toute forme d'indépendance chez les femmes, tant matérielle qu'intellectuelle. On comprend qu'elle partage l'opinion de la féministe Mary Wollstonecraft, dont elle présente l'œuvre [*Promenades*, 272-73].

Flora Tristan n'omet pas l'éducation morale, occasion pour elle d'attaquer l'hypocrisie anglaise et de laisser libre cours à son anticléricalisme, à moins que ce ne soit de l'anti-protestantisme, fréquent à l'époque. En fait, elle condamne la « scriptural education », cette éducation en grande partie fondée sur la Bible répandue dans toute la société. Certes, elle concède que la Bible renferme de bonnes choses, qu'elle ne précise pas, mais ce qui la gêne, ce sont les impuretés, les histoires indécentes, les images obscènes qu'on y trouve. On ne saurait y voir de la pudibonderie de sa part, sa vie privée en est la preuve, mais elle considère que de telles lectures incitent les jeunes à accepter vols, assassinats, prostitution. Pour elle, la Bible, loin d'être un outil pédagogique de valeur, n'offre que la « plus antisociale des éducations » [*Promenades*, 266]. Une fois de plus, elle attaque l'hypocrisie des Anglais, ce « cant » que Carlyle exérait.²⁵ Pour Flora

²⁴ Une illustration de cet idéal est « L'Amour et la vie d'une femme » que publia le poète Adelbert von Chamisso (1781-1833) en 1833. Robert Schumann mit en musique six ans plus tard ce cycle de poèmes qui présente la femme soumise en adoration devant l'homme.

²⁵ Thomas Carlyle, *Latter-Day Pamphlets*, 1850 (Londres : Chapman & Hall, 1897) 84, 252

Tristan, dans l'enseignement proposé aux jeunes filles, tout n'est qu'apparence, apparence de la chasteté et de l'innocence, mais réalité du vice, réflexion qui la conduit à fustiger le respect du sabbat et ses conséquences fâcheuses.²⁶ Tout comme elle rejette l'hypocrisie religieuse des Anglais, Flora Tristan vilipende le « double standard », la différence de traitement entre les sexes dont sont victimes les femmes.

Bien entendu, la femme, mariée ou non, est privée de droits civiques et politiques et peut hériter de ses parents seulement si elle n'a pas de frère [*Promenades*, 263]. L'auteur y voit une preuve supplémentaire que la liberté des Anglais, qu'il est de bon ton de vanter à l'étranger, n'est qu'apparente. Cette situation semble si normale, que les Chartistes n'osent même pas demander le droit de vote pour les femmes. Pour Flora Tristan, c'est la femme mariée qui est la plus à plaindre, car « la loi l'asservit en tout et pour tout à son mari » [*Promenades*, 263], raison pour laquelle l'auteur souligne que « la fille célibataire » jouit d'une certaine liberté : « elle peut aller dans le monde, voyager avec des parents ou des amis, tandis qu'une fois mariée elle ne peut plus sortir sans la *permission de son mari* » [*Promenades*, 267]. Certes, mais elle oublie que l'éducation superficielle qu'ont reçue les demoiselles des classes aisées leur interdit l'accès à bon nombre d'emplois, d'autant plus que seuls ceux dépendant de la sphère domestique (l'enseignement en particulier) étaient considérés comme convenables. Si les célibataires jouissaient de plus de droits (ester en justice, gérer leur argent), sans rentes, leur situation était précaire et leurs choix limités dans la mesure où les emplois offerts aux femmes étaient rares et mal rémunérés. Elles devaient souvent rester avec leurs parents vieillissants ou vivre chez un de leurs frères ou une de leurs sœurs mariées, et, dans ces conditions, elles n'étaient guère plus libres qu'une femme mariée.

Alors que la plupart des voyageurs français soulignent, pour ne pas dire louent, le rôle effacé de l'épouse et la prédominance du mari au sein du couple, Flora Tristan montre ce qu'une épouse doit accepter ou subir dans une relation fondée sur l'inégalité. Sa position rappelle celle de William Thompson, dont le *Appeal of One Half of the Human Race, Women, against the Pretensions of the Other Half, Men...* (1825) demeure le texte féministe le plus célèbre de la première partie du XIX^e siècle. Comme lui, elle compare la relation entre époux aux rapports maître-esclave du moyen âge. En une vingtaine de lignes, elle rappelle que le mari est seigneur et maître, ce qui lui confère des droits scandaleux. Non seulement il tient les cordons de la bourse (en se mariant une femme donnait tous ses biens à son mari)²⁷ ; mais il décide aussi du sort des enfants, qu'il peut éloigner de leur mère en cas de séparation.²⁸ L'auteur n'omet pas de préciser que, si le mari peut tromper son épouse, celle-ci ne saurait lui être infidèle [*Promenades*, 125].

²⁶ En fait, elle critique les excès du protestantisme, notamment ce mouvement prônant l'observance du sabbat qui proscriit toute activité par trop séculaire le dimanche. Au même moment, une partie de la classe ouvrière fuyait la religion. On ne saurait toutefois accuser Flora Tristan d'anti-protestantisme primaire, car l'analyse de Lytton Bulwer n'est pas si éloignée des propos de notre auteur.

²⁷ Selon Flora Tristan, qui manque parfois de nuance, tous les hommes se marient pour la dot [*Promenades*, 269].

²⁸ Il n'est pas impossible que Flora Tristan ait eu connaissance du combat de Caroline Norton, à laquelle son mari interdisait tout contact avec ses fils. Grâce à ses efforts, le parlement

Si le sort des femmes mariées ou non appartenant aux classes aisées l'intéresse, Flora Tristan n'ignore pas une autre catégorie de femmes au sort détestable — les prostituées. Nombre de Victoriens s'émouvaient de ce grand fléau qu'était la prostitution, comme le montrent les nombreuses enquêtes menées dans les années 1830-1840, certaines desquelles ont servi de source à Flora Tristan. Les chiffres avancés à l'époque ne sont guère crédibles, d'autant plus que l'on constate un écart énorme selon les études. Si le chiffre de 6.371 avancé par la police en 1839 paraît bien trop faible²⁹ ; d'autres estimations semblent excessives, car, s'il y avait 80.000 prostituées à Londres, chiffre donné par le Dr Ryan et repris par Flora Tristan,³⁰ cela impliquerait, comme le fait remarquer François Bédarida,³¹ qu'une femme sur sept se prostituerait à Londres, ce qui n'est guère plausible. Quelque fantaisistes que soient ces chiffres, ils ne reflètent pas moins une situation tragique qui ne laissait pas de frapper le voyageur français. Léon Faucher, qui visite l'Angleterre à la même époque, considère qu'on trouve plus de prostituées dans la capitale britannique qu'à Paris. Il n'avait pu que remarquer, le soir, la « multitude vraiment incroyable des femmes et surtout des jeunes filles qui sollicitent les passants ».³² Contrairement à A.J.B Defauconpret, par exemple, qui croise des prostituées tout à fait par hasard, aventure qu'il raconte par le menu,³³ Flora Tristan décide d'aller à leur rencontre, car, pour elle, leur triste sort est à la fois pénible et repoussant :

Je vois dans la prostitution une folie affreuse, ou elle est tellement sublime que mon *être humain* n'en peut avoir conscience. Braver la mort n'est rien ; mais quelle mort affronte la fille publique ! Elle s'est fiancée à la douleur, vouée à l'abjection ! Tortures physiques incessamment répétées, mort morale de tous les instants ! Et *mépris de soi-même* !!! [Promenades, 123]

Il ne faut pas voir la moindre trace de voyeurisme dans son attitude, car, en allant au devant des prostituées, elle cherche à mieux connaître leur condition, parce que la prostitution est aussi un des critères qui permet de juger l'état de la société londonienne, au même titre que la manière dont sont traitées les femmes en général. Pour elle, les causes de la prostitution sont, avant tout, sociales : l'absence d'éducation professionnelle [Promenades, 125], le système de primogéniture qui favorise le fils aîné aux dépens des cadets, même dans les familles humbles [Promenades, 126], les préjugés vis-à-vis des filles-mères, l'intempérance et la débauche, causées par l'extrême misère de la classe ouvrière. Sa démarche est celle de l'enquêteuse sociale consciente qu'elle s'aventure en territoire dangereux :

adopta en 1839 le *Custody of Infants Act*, qui donnait aux mères à la réputation impeccable le droit de voir leurs enfants en cas de divorce.

²⁹ William Acton, *Prostitution Considered in its Moral, Social and Sanitary Aspects in London...* (Londres : John Churchill & sons, 1870) 3.

³⁰ Michael Ryan, *Prostitution in London...* (Londres : Ballière, 1839) 118.

³¹ Bédarida donne de précieuses informations sur les chiffres de la prostitution [note 11, 132-33].

³² Léon Faucher, *Études sur l'Angleterre* (Paris : Guillaumin, 1856) I, 65. Son dernier voyage à Londres remonte à 1844.

³³ A.J.B. Defauconpret, *Londres et ses habitants...* (Paris : Alexis Eymery, 1817) 95-96.

Je suis allée comme observatrice, accompagnée de deux amis armés de cannes, visiter, entre sept et huit heures du soir, le nouveau quartier auquel aboutit le pont de Waterloo. [...] Ce quartier est presque entièrement peuplé de prostituées et de suppôts de la prostitution. Ce ne serait pas sans courir d'imminents dangers qu'on le parcourrait seule le soir [*Promenades*, 127]

Peut-être parce qu'elle est femme, elle s'intéresse à des points que d'autres n'abordent pas. Ainsi présente-t-elle les souteneurs, « de très beaux hommes, jeunes, grands et forts » à la moralité douteuse : « l'expression de cynisme et de crime qu'on lisait sur la figure des souteneurs faisait naître l'effroi » [*Promenades*, 128]. Même si les prostituées ne lui inspirent guère de sympathie — certaines « révoltaient, provoquaient le dégoût » [*Promenades*, 128] — leur sort l'attriste, car elles sont prisonnières d'un système qui fait d'elles des victimes de leurs souteneurs et de leurs clients.

Pour Flora Tristan, certains aspects de la prostitution sont aussi révélateurs de l'état moral de l'Angleterre, il est surprenant qu'elle n'ait pas utilisé le mot « déliquescence » tant les scènes dont elle est témoin dans un *finish* renforce l'opinion qu'elle s'est faite de l'Angleterre : un pays où prévalent l'hypocrisie et l'oppression d'une classe sur une autre. Sa visite dans ce *finish*, espèce de cabaret où l'on finit la nuit, lui permet de voir, parmi les clients, des parlementaires qui vont s'adonner à des orgies :

Plusieurs de ces tavernes sont les rendez-vous de la haute société, où l'élite de l'aristocratie se rassemble. D'abord les jeunes lords se couchent sur les bancs en forme de sofa, fument et plaisantent avec les filles ; puis [...] les illustres rejetons de la noblesse anglaise, les très honorables du Parlement quittent leur habit, dénouent la cravate, ôtent le gilet et les bretelles. [...] Comme ils sont beaux, comme ils sont généreux lorsqu'ils ont perdu l'usage de leur raison et qu'ils offrent cinquante, cent guinées à une prostituée, si elle veut se prêter à toutes les obscénités que l'ivresse enfante. [*Promenades*, 130]

Ainsi Flora Tristan remarque chez ces aristocrates un profond mépris pour les classes inférieures aussi bien dans leur vie publique que dans leur vie privée. Il n'est pas étonnant dans ces conditions que le parlement maintienne en l'état une société dans laquelle le paysan irlandais ou « l'ilote des manufactures » est plus malheureux que le serf russe [*Promenades*, 104]. L'auteur montre une fois encore que la réputation de pays libre dont jouit l'Angleterre est surfaite, car un parlement composé d'hommes (les femmes n'ont pas le droit d'y entrer, hormis la reine) enclins à de tels comportements ne peut guère légiférer que dans l'intérêt de sa propre classe.³⁴

Le chapitre consacré aux ouvriers des manufactures est aussi un réquisitoire contre un système social fondé sur le lucre qui condamne les travailleurs anglais à une situation pire que celle des esclaves de la Guadeloupe ou de la Martinique [*Promenades*, 111]. Flora Tristan met en cause l'industrialisation et ses conséquences autant que la cupidité des patrons. En un sens, elle reprend les questions pleines d'inquiétude formulées par Édouard de Montulé une quinzaine d'années plus tôt :

³⁴ Victime des classes aisées, la prostituée ne trouvera même pas de consolation auprès du prêtre anglican, dont l'attitude reflète l'hypocrisie générale [*Promenades*, 135].

Elle [l'industrialisation] nous promet tout ; elle doit étendre la civilisation et protéger la liberté, mais ne peut-elle pas avoir ses exagérations comme toutes les idées généralisées ? Est-elle bien la sœur de la liberté ? N'enchaîne-t-elle point l'individu en le faisant vivre dans l'avenir ? N'affaiblit-elle pas les masses en les divisant par l'égoïsme ?³⁵

Après avoir visité une usine à gaz qui permet d'éclairer certains quartiers de Londres, elle ne peut s'empêcher d'éprouver des sentiments ambivalents devant les effets de l'industrialisation : « O mon Dieu ! un progrès ne saurait-il donc s'opérer qu'aux dépens de la vie d'un certain nombre d'individus ? » [*Promenades*, 119]. Deux choses la scandalisent : d'une part la division du travail, qui, si elle accroît la production, a rendu « l'homme à n'être qu'un engrenage de machines » [*Promenades*, 111], d'autre part, la manière inhumaine dont sont traités les ouvriers.

Même si la situation présente des ouvriers l'afflige, Flora Tristan n'est pas complètement pessimiste. Certes, la machine risque de prendre la place de l'homme, de l'annihiler, rendant inutiles son intelligence et sa raison, mais, à long terme, cette révolution technologique finira par améliorer la condition humaine, car les tâches les plus ingrates et les plus dures seront effectuées plus rapidement par des machines, laissant plus de temps aux hommes pour développer leurs capacités intellectuelles. Une condition toutefois s'impose : une révolution sociale, inéluctable selon elle : « Elle arrivera ! Car Dieu n'a pas révélé aux hommes ces admirables inventions pour les réduire à n'être que des ilotes de quelques manufacturiers ou propriétaires de terres » [*Promenades*, 117]. En attendant cette révolution, les ouvriers souffrent autant de cette mécanisation que de l'attitude des employeurs auxquels elle reproche cupidité, indifférence et insensibilité, à tel point qu'elle compare les relations entre l'ouvrier et son patron à celles qui unissent l'esclave et le maître :

L'esclavage n'est plus à mes yeux la plus grande des infortunes humaines depuis que je connais le prolétariat anglais : l'esclave est sûr de son pain pour toute sa vie et de soin quand il tombe malade ; tandis qu'il n'existe aucun lien entre l'ouvrier et le maître anglais » [*Promenades*, 115].

Chose curieuse, la comparaison que fait cette socialiste favorable à la démocratie est très proche des propos de Carlyle, qui s'en méfiait. Dans *Past and Present*, n'explique-t-il pas que le serf saxon nourri par son maître semble avoir été plus heureux que bien des Anglais qui actuellement meurent quasiment de faim dans le Lancashire ou le Buckinghamshire ?³⁶

Flora Tristan va toutefois plus loin que le philosophe anglais, car, en visitant l'usine à gaz, elle constate que non seulement le système peut laisser des ouvriers mourir d'inanition, mais il peut même les tuer à cause de la négligence des employeurs. Les conditions de travail sont telles que la phthisie détruit ces hommes en quelques années. Les chauffeurs, qui travaillent dans des locaux où une chaleur infernale et des gaz toxiques

³⁵ Edouard de Montulé, *Voyage en Angleterre et en Russie pendant les années 1821, 1822, 1823* (Paris : Arthus Bertrand, 1825) I, ii-iii.

³⁶ Thomas Carlyle, *Past and Present*, 1843 (Oxford : Oxford University Press, 1932) 218.

minent la santé, n'ont à leur disposition, au moment de leur pause indispensable, qu'un hangar glacial dans lequel ils vont s'étendre couverts d'un simple paletot crasseux. Dans ces conditions comment ne pas devenir poitrinaire ? Pour elle, une telle attitude s'apparente à de l'anthropophagie sociale [*Promenades*, 120] puisque les chevaux de relais sont mieux traités que ces hommes,

En Angleterre, lorsque les chevaux arrivent à la poste, on s'empresse de leur jeter une housse sur les reins, d'essuyer leur sueur, de leur laver les pieds ; puis on les fait entrer dans une écurie bien close, garnie de litière bien sèche.

Il y a quelques années qu'on rapprocha les relais après avoir reconnu que les distances auxquelles ils étaient placés abrégèrent la vie des chevaux par leur trop grande longueur. Oui, mais un cheval coûte 40 à 50 livres sterling à l'industriel, tandis que le pays lui fournit des hommes pour rien ! [*Promenades*, 121]

Quelques années plus tard, le révérend Charles Girdlestone se faisait lui aussi l'écho de l'indifférence des employeurs vis-à-vis de leurs ouvriers,

In the lack of all neighbourly commission between the employed and the employers, there is room for a state of feeling which is described by one of the witnesses as common among men 'not necessarily hardhearted.' 'They form a low estimate of the value of life and health. A man dies, and another replaces him without cost to his employer : but if it were a horse or a dog, the owner would have to pay for a new one. This makes all the difference.'³⁷

On ne saurait donc accuser Flora Tristan de nourrir ici des sentiments anglophobes. En revanche, la colère et la pitié que lui a inspiré la vue de ces ouvriers condamnés à mourir à petit feu la pousse à enjoliver la situation de leurs homologues français : « on n'entend pas, dans les manufactures anglaises comme dans les nôtres, des chants, des causeries et des rires » [*Promenades*, 114]. À l'en croire, les manufactures d'Alsace étaient propres, coquettes et entretenues. Au cours de la croisade à travers la France qu'elle mena pendant les derniers mois de sa vie, il lui fallut admettre qu'en réalité les ouvriers n'étaient pas mieux traités en France qu'en Angleterre.

Flora Tristan s'intéresse aussi aux conditions de logement des pauvres, et, pour se faire une idée de leur détresse, visite certains quartiers qui comptent parmi les pires, habités surtout par les Irlandais et par les juifs. Cette présentation offre à l'auteur une occasion supplémentaire de montrer les défauts d'une société fondée sur l'injustice et l'égoïsme dans un pays « gouverné par l'aristocratie et au profit de l'aristocratie » [*Promenades*, 190]. Elle ne peut qu'être frappée par le contraste saisissant entre Oxford Street, rue où la bonne société vient faire ses achats, et le taudis de Saint Giles, l'un des plus sordides de la capitale, qui se trouvait juste à côté. La description qu'elle donne de ces quartiers misérables et de leurs habitants n'est en rien déformée par son parti pris anti-anglais, et rappelle, à bien des égards, celle

³⁷ Charles Girdlestone, *Letters on the Unhealthy Condition of the Lower Class of Dwellings...* (Londres : Longman, 1845) 50-51.

d'Eugène Buret,³⁸ qu'elle cite, d'Engels ou de Girdlestone. Elle est scandalisée par le cadre de vie des pauvres : ruelles non pavées couvertes de petites mares nauséabondes, odeurs pestilentielles, maisons dont les fenêtres et la porte laissent passer le froid, habitants maigres, en haillons, crasseux, visiblement souffrants qui ne peuvent même pas boire de l'eau potable, car celle qu'ils peuvent consommer a été souillée par « tous les égouts de la ville » [*Promenades*, 132]. La surpopulation de ces quartiers lui paraît tout aussi inacceptable. Chaque maison n'est guère qu'un « chenil où couchent pêle-mêle père, mère, fils, filles, et amis » [*Promenades*, 192], promiscuité qui ne laissait pas d'inquiéter certains victoriens, comme le rapporte Girdlestone :

"I have myself," says a London physician, "seen a young man, twenty years of age, sleeping in the same bed with his sister, a young woman sixteen or seventeen years old. That incestuous intercourse takes place under these circumstances there is too much reason to believe. And that when unmarried young men and women sleep together in the same room, the women become common to the men, is stated in the evidence as a positive fact." [*Promenades*, 50]

Les conséquences d'une telle misère n'échappent pas à Flora Tristan, en particulier le vol et la prostitution infantile : « À onze et douze ans, les filles sont vendues à des maisons de prostitution » [*Promenades*, 193]. On ne saurait voir là une exagération de féministe hostile à la Grande-Bretagne. À peu près à la même époque, Alfred Michiels rencontre un couple sur le point de « placer » une de leurs filles, mais la description, par un des fils, de la maison où elle travaillera permet à l'auteur de comprendre quel emploi attend la jeune fille : « Je compris la nature de la *place* qu'elle allait obtenir : on l'engraissait comme une victime, pour la sacrifier à la prostitution ! » [*Promenades*, 55].³⁹ Flora Tristan est convaincue qu'il existe un lien entre l'argent, la pauvreté et la criminalité. Une société dans laquelle l'argent est roi ne peut que susciter convoitise et désir de s'enrichir en faisant fi de tous les scrupules et de toutes les règles morales [*Promenades*, 151]. L'extrême misère et la faim, alors que « la pauvreté est tenue pour suspecte, souvent même traitée en criminelle » [*Promenades*, 284],⁴⁰ attitude sans doute due au protestantisme des Anglais, poussent aussi au vol. Dans une ville où l'argent domine tout, l'existence d'un commerce d'objets volés fondé sur le recel lui paraît inéluctable. Elle tient à se rendre dans une ruelle, Field Lane, où se vendent des foulards volés. On y croise nombre de voleurs, et elle conseille au voyageur curieux tenté d'y aller de laisser chez lui montre, bourse et foulard [*Promenades*, 206]. L'ampleur du phénomène et la relative impuissance des pouvoirs publics reflètent, d'après l'auteur, « l'état social » du pays, qu'elle n'a de cesse de révéler.

Il eût été étrange qu'une femme désireuse de connaître et de présenter le milieu de la délinquance passât sous silence le monde carcéral. Comme

³⁸ Eugène Buret, *De la Misère des classes laborieuses en Angleterre et en France...* (Paris : Paulin, 1840).

³⁹ Alfred Michiels, *Voyage d'Un Amateur en Angleterre* (1844 ; Paris : Librairie Renouard, 1872) 55.

⁴⁰ Lytton Bulwer va encore plus loin : « In other countries poverty is a misfortune,—with us it is a crime » [34].

nombre de Français en visite à Londres, Flora Tristan s'intéresse aux prisons de la capitale, qu'elle présente de manière méthodique et détaillée. Son choix est intéressant, car il lui permet de décrire chacune des grandes catégories d'établissement pénitentiaires : la maison d'arrêt (ici, Newgate), la maison de correction (Coldbath Fields) et enfin le pénitencier (Millbank). Elle omet les prisons pour dettes, qui présentent un intérêt moindre. Comme la plupart des visiteurs étrangers, elle est impressionnée par l'extérieur sinistre de Newgate. Une fois à l'intérieur, elle voit, en passant de section en section, les différents types de prisonniers qui y sont enfermés, de la malheureuse mère qui a volé pour nourrir son enfant au condamné à mort qui vit ses dernières heures. Le fonctionnement de cet établissement l'intéresse et elle constate que le règlement n'est pas sévère, car on y détient que des prévenus. La situation est très différente à Coldbath Field, où le silence est de rigueur, et tout manquement à cette règle entraîne une punition. L'un des châtiments les plus redoutés est le *tread-wheel* ou *tread-mill*, espèce de tambour de vingt-quatre marches que doivent faire tourner les détenus à un rythme déterminé, chacun se trouvant dans un compartiment [*Promenades*, 178, 179]. Le fait que le prisonnier ne puisse prendre appui sur un support ferme, mais, au contraire, sur une marche qui se dérobe à chaque pas était épuisant, ce qu'elle souligne. Elle trouve honteux qu'on puisse utiliser une machine néfaste pour la santé physique et nerveuse afin de punir et de ramener dans la bonne voie un délinquant. « Les punitions outrées pervertissent et ne corrigent point », déclare-t-elle [*Promenades*, 179]. Toutefois, elle déplore aussi l'oisiveté dans laquelle sont laissés les détenus, ce qui ne peut guère les aider à s'amender. Millbank, qui avait fait l'objet d'améliorations au début des années 1830, après que des épidémies eurent causé la mort de plusieurs détenus, fait bonne impression à l'auteur : nourriture saine et abondante, travail modéré, grande propreté. Cependant elle regrette son emplacement, car les émanations infectes venues de la Tamise toute proche ou des cheminées d'usines ainsi que les marécages alentour rendent l'endroit malsain [*Promenades*, 188].

Ce qui semble avoir laissé Flora Tristan le plus sceptique lors de ces visites, c'est l'efficacité espérée de ces périodes d'emprisonnement. L'oisiveté en vigueur à Newgate lui semble « corruptrice » [*Promenades*, 165], et elle préconise qu'on apprenne des métiers aux prisonniers et qu'on leur inculque quelques vertus (ordre, économie, sobriété) indispensables s'ils souhaitent améliorer leur sort [*Promenades*, 170]. Elle craint aussi que les détenus enfants ne se voient confortés dans leur fainéantise et dans leurs vices. En fait, la prison, selon Flora Tristan, ne parvient pas à améliorer les êtres qu'on y enferme, mais, au contraire, les endure et les pousse à détester davantage encore une société qui les a toujours maltraités et qui à présent les humilie, comme ces prostituées incarcérées, obligées de faire une « révérence servile » à toute personne se présentant devant elles [*Promenades*, 182].

Arrivé à la fin du livre de Flora Tristan, que retient-on du Londres des années 1830 ? C'est une ville séduisante, voire fascinante au premier abord grâce à ses rues larges et bien éclairées, à l'activité fébrile qui y règne, mais si l'on ne s'intéresse pas qu'à l'architecture, aux monuments, aux parcs et aux « squares », on s'aperçoit bientôt que sous ses dehors plaisants et attirants se cache un monde tout en injustice dans lequel une classe minoritaire opprime

une grande partie de la population, et un sexe condamne l'autre au silence. L'auteur s'est efforcé de voir et de décrire le Londres qu'on ne visite pas et qu'on se garde bien de dépeindre : ses cabarets où la bonne société malmène des filles, ses taudis sales et puants où vivent, ou plutôt survivent, des hommes, des femmes et des enfants malingres et souffreteux. Elle va dans le quartier de la prostitution pour se rendre compte de l'ampleur de ce fléau, dont on parlait tant alors en Angleterre. Son analyse est claire ; même si la prostitution lui répugne, il lui semble évident que les prostituées sont les victimes de leurs souteneurs, de leurs clients et d'une société dominée par l'argent. C'est aussi cette société qui explique l'importance de la délinquance, et si elle se rend à Field Lane, la rue des foulards volés, c'est pour voir de ses propres yeux fonctionner ce commerce parallèle fondé sur le vol et le recel.

En fait, Flora Tristan tient à briser un mythe, celui d'une Angleterre pays de la liberté. Ce qu'elle a vu à Londres ne permettrait à personne d'affirmer que la Grande-Bretagne est un pays où triomphe la liberté. Certes, il y a un parlement, mais il n'y siège aucun représentant de la classe ouvrière et aucun élu de sexe féminin. Elle a rencontré des femmes à l'éducation inadéquate complètement soumises à leur mari, des filles de joie humiliées par des lords et leurs proches, des ouvriers victimes de l'indifférence de leurs patrons qui traitent mieux leurs chevaux, des prisonniers humiliés auxquels on ne donne aucune chance de s'amender. Sa visite à Londres permet donc à Flora Tristan d'écrire un réquisitoire contre une société ébranlée par l'industrialisation, société fondée sur le lucre et l'égoïsme, dirigée par une classe qui se désintéresse d'une grande partie de la population. Elle oublie, toutefois, tous ces hommes et toutes ces femmes de bonne volonté qui, individuellement ou au sein d'œuvres caritatives, nombreuses à l'époque, s'efforçaient de soulager la détresse des plus démunis

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires anglaises

- ACTON, William. *Prostitution Considered in its Moral, Social and Sanitary Aspects in London and Other Large Cities and Garrison Towns with Proposals for the Control and Prevention of its Attendant Evils*. Londres : Churchill, 1870.
- CARLYLE, Thomas. *Past and Present*. 1843. G.K. Chesterton ed. Oxford : Oxford University Press, 1932.
- . *The Letters of Thomas Carlyle, 1826-1836*. Charles Eliot Norton ed. Londres : Macmillan, 1988.
- . *Latter-Day Pamphlets*. 1850. Londres : Chapman & Hall, 1897.
- ENGELS, Frederick. *The Condition of the Working-Class in England*. 1845. Eric Hobsbawm ed. Londres : Panther, 1969.
- GIRDLESTONE, Charles. *Letters on the Unhealthy Condition of the Lower Class of Dwellings, especially in Large Towns. Founded on the First Report of the Health of Towns Commission with Notices of Other Documents on the Subject and an Appendix Containing Plans and Tables from the Report*. Londres : Longman, 1845

- LYTTON BULWER, Edward. *England and the English*. 1833. Standish Meacham ed. Chicago & Londres : University of Chicago Press, 70.
- MELVILLE, Herman. *Journal of a Visit to London and the Continent 1849-1850*. Eleanor Melville Metcalf ed. Cambridge, MA. : Harvard University Press, 1948.
- RYAN, Michael. *Prostitution in London with a Comparative View of that of Paris and New York as Illustrative of the Capitals and Large Towns of all countries ; and Proving Moral Depravation to Be the most Fertile Source of Crime, and of Personal and Social Misery ; an Account of the Nature and Treatment of the Various Diseases, Caused by the Abuses of the Reproductive Function*. Londres : Ballière, Regent Street, 1839.
- SMOLLETT, Tobias. *The Expedition of Humphry Clinker*. 1771. Lewis M. Knapp & Paul-Gabriel Boucé ed. Oxford : Oxford University Press, 1984.

Sources primaires françaises

- BURET, Eugène. *De la Misère des classes laborieuses en Angleterre et en France ; de la nature de la misère, de son existence, de ses effets, de ses causes, et de l'insuffisance des remèdes qu'on lui a opposés jusqu'ici ; avec l'indication des moyens propres à en affranchir les sociétés*. Paris : Paulin, 1840.
- DEFAUCONPRET, A. J. B. *Londres et ses habitants ou quinze jours à Londres à la fin de 1815 et six mois à Londres en 1816 par Mxxx*. Paris : Alexis Eymery, 1817.
- FAUCHER, Léon. *Études sur L'Angleterre*. Paris : Guillaumin, 1856.
- GENOUDE, M. de. *Lettres sur L'Angleterre*. Paris : Dufour, 1842.
- HAUSSEZ, Baron d' —. *La Grande-Bretagne en mil huit cent trente-trois*. Paris : Urbain Canel, 1833.
- HENNEQUIN, Victor. *Voyage Philosophique en Angleterre et en Écosse*. Paris : n.d., 1836.
- MICHIELS, Alfred. *Voyage d'Un Amateur en Angleterre*. Paris : Librairie Renouard, 1872.
- MONTEMONT, Albert. *Voyage à Londres et Dans Ses Environs*. Paris : Prévost-Crocus, 1835.
- MONTULE, Édouard de. *Voyage en Angleterre et en Russie Pendant Les Années 1821, 1822 et 1823*. Tome 1. Paris : Arthus Bertrand, 1825.
- TRISTAN, Flora. *Lettres*. Stéphane Michaud ed. Paris : Seuil, 1980.
- . *Promenades dans Londres ou L'Aristocratie et les prolétaires anglais*. 1840. François Bédarida ed. Paris : Maspéro, 1978.

Sources secondaires

- BAELEN, Jean. *La Vie de Flora Tristan. Socialisme et féminisme au XIX^e siècle*. Paris : Seuil, 1972.
- FIERRO, Alfred. *Histoire et Dictionnaire de Paris*. Paris : Laffont, 1996.
- HIBBERT, Christopher. *London, The Biography of a City*. 1969. Londres : Penguin, 1980.
- PORTER, Roy. *London, A Social History*. 1994. Londres : Penguin, 1996.
- WEINREB, Ben & Christopher HIBBERT eds. *The London Encyclopaedia*. Londres : Macmillan, 1983.